

**AL BAYANE** Jeudi 20 septembre 2012

**Festival du film de femmes de Salé**

# Une ouverture en grande pompe

**M'barek Housni**

Comme dans une arène publique, la voix forte et étendue du speaker résonne fort dans l'enceinte du cinéma Hollywood, entouré d'immeubles populaires à étages. Dans les ruelles adjacentes, toute une foule de jeunes amassée derrière les barrières gardées par des forces de l'ordre et des hommes de sécurité. Ça crie de partout. Et ça brille ; des projecteurs à forte luminosité font luire les tapis frôlés par les stars que le speaker présente tour à tour. Et des stars, il y en pas beaucoup, tous les noms connus ont répondu à l'appel des organisateurs. C'est le tour de force de cette ville : faire amener le maximum de personnalités du septième art et... de la télévision. Celle-ci est passée par là et ça aide. Ainsi les héros des séries télévisuelles ramadaniques ont eu un accueil triomphal, ce qui fait dire à beaucoup que les limites cinéma/télévision sont mêlées chez nous, et que cela mérite réflexion. Or là n'est que le but

indirecte mais bien venu de cet événement qui fait coïncider la notion de l'art avec celle du public, et faire rayonner le cinéma comme moyen de connaissance et de communication. L'ouverture s'est donc faite en pompe et en musique, en dehors et à l'intérieur d'une salle qui affiché complet. Et puisqu'il s'agit de femmes, nombre d'entre elles ont reçu des bouquets de fleurs rouges dont les femmes du jury. Les honneurs rendus et les contacts en bain de foule établis, l'opérateur peut bien fait tourner ses bobines. Place au cinéma dans l'espoir que la leçon va prendre.

## Des films de facture variable

Le film d'ouverture a donné un avant goût du choix de la programmation. «Almanya» est un film doux et humain sur l'identité et le retour. L'immigration revue à travers les turcs de l'Allemagne. Le film ne proteste ni ne conteste ni ne joue sur la

fièvre de la différence pour dire des «vérités» arrêtées. Non, il montre le côté positif des cultures condamnées à se côtoyer et s'échanger à même le corps. La comédie des sœurs turques Samderli file un entrelacs de situations lors d'un attrayant voyage de retour associé à des souvenirs. La compétition débuta par un grand film américain de méditation intérieure. «La dernière piste» montre le voyage (encore) de trois familles à travers les plaines arides de l'Orégon. C'est une relecture intimiste du «Far West». Une perte et une errance ponctuées de versets bibliques lus lors des repas, des souffrances, de l'incompréhension et de la peur. Un indien solitaire rencontré est fait prisonnier, s'ensuit un conflit sur l'attitude à prendre, le tuer ou le prendre comme guide. Aucune langue commune. Cet Amérique-là est une sorte de terrain d'investigation spirituelle dans la souffrance et l'ignorance à travers une

image forte et un cinéma des grands maîtres revu par Kelly Reichardt : longues séquences, gros plans expressifs, gestes calculés au millimètre près. Et de la poésie ! Cette même poésie est palpable implicitement à la fin dans le film suisse «l'enfant d'en haut» d'Ursula Meier. Un enfant qui vole des skis, la neige qui décide de la vie, une jeune mère passée pour sœur, une invraisemblable histoire de «dés-amour» dans un Suisse «dés-idéalisée» qui contrarie l'amour et ne donne pas avoir le beau. La scène finale montre la fonte de la neige comme un désert de solitude immense, une fuite malheureuse. On en sort désarçonné, n'en croyant pas ses yeux. Dans le film néerlandais «Ingrid Jonker», la poésie est déclamée, écrite dans les murs, discutée, lieu de discord dans une Afrique du sud au temps de l'Apartheid. Une communauté d'écrivains avec au centre une poétesse qui se cherche, cherche l'amour, de son père ministre la censure et



des hommes rencontrés, mais en toute indépendance et en femme libre de ses choix et amants. Le film mêle sensualité et écriture pour une meilleure visibilité mais dans la lutte et le combat pour la dignité humaine, chose qui mène parfois à la folie. Un film qui a balayé les peurs concernant la ligne d'un festival (et de tous les autres), peurs suscitées par les courants «conservateurs»

qui régissent l'actualité politique et sociale marocaine et arabe ces jours-ci. Bon début en fait et qui augure d'un choix pensé pour un festival d'idées et de débats où la télévision est «absente» ! Comme un rappel à nous autres (réalisateurs et scénaristes marocains) de bien saisir la différence, de ne pas oublier, que créer c'est avoir une vision de prime abord.